

Chapitre 8

Le protolangage

La notion de protolangage a été introduite par le linguiste américain Derek Bickerton. A partir de son étude des pidgins et des créoles et de la compréhension des différences entre ces deux formes de langage, il a formé l'hypothèse selon laquelle notre lignée disposait, dans le passé, d'une forme moins élaborée de langage : le protolangage. Cette forme de communication subsiste à l'état de vestige dans notre répertoire comportemental. Quel type de communication permettait ce protolangage, et quelle était l'intelligence de ceux qui le parlaient ?

8.1. Communiquer simplement avec des mots

Le système phonologique nous donne la possibilité de former un grand nombre de mots bien distincts. Que faut-il de plus pour parler ? L'univers des significations que l'on peut ainsi communiquer est déjà considérable. Etre capable de parler, simplement avec des mots, c'est-à-dire sans syntaxe, constitue déjà un don appréciable. Certes, on éprouve plus de difficultés, si l'on ne dispose pas des richesses des structures grammaticales, pour exprimer des relations complexes. Cela se traduit par une communication plus lente et des difficultés pour décrire des idées abstraites ou des situations totalement inconnues des interlocuteurs. Mais juxtaposer des mots permet de tout de même communiquer, au sens humain du terme. En introduisant le concept de protolangage, Derek Bickerton fait bien davantage que donner un nom à cette possibilité de communiquer sans syntaxe. Il note que cette forme de communication constitue un système fonctionnel, au même titre que le langage. Il observe en outre que dans certaines circonstances les êtres humains actuels ont recours au protolangage pour communiquer. A partir de là, il formule

l'hypothèse selon laquelle le protolangage était la forme de communication de l'espèce qui nous a précédés sur terre, *homo erectus* (Bickerton 1990).

C'est en étudiant les pidgins hawaïens, en les comparant avec d'autres pidgins et avec les créoles qui leur sont souvent associés, que Bickerton en est venu à l'idée de protolangage. Un pidgin est un mode simplifié d'expression verbale, parlé typiquement par des adultes dont ce n'est pas la langue maternelle. Plusieurs circonstances peuvent conduire des individus à la nécessité de communiquer sans utiliser de langue établie. La plus connue est l'esclavage, qui a conduit des individus de provenances linguistiques très diverses à se côtoyer. Dans les Antilles, par exemple, des milliers d'Africains provenant d'ethnies différentes ont été soudainement transplantés ; dans les conditions du travail forcé, ils étaient coupés de tout contact avec les individus parlant leur langue. A Hawaï, plus récemment, ce sont des raisons économiques et commerciales qui ont attiré des individus de diverses régions du Pacifique asiatique (Japon, Corée, Philippines, etc.). Placés dans la nécessité de communiquer, ou simplement poussés par le besoin instinctif qui incite tout être humain normal à parler à ses compagnons, ces individus adultes élaborent très rapidement un code de communication à partir de la seule ressource linguistique qui leur est commune ; à Hawaï, ce sera l'anglais ou l'hawaïen. Dans des conditions d'immigration normale, les étrangers finissent rapidement par acquérir une certaine compétence dans la langue locale. Cependant, lorsque le nombre d'immigrants simultanés dépasse un certain seuil, la langue de référence est peu accessible et ne joue pas son rôle de modèle. Un pidgin émerge alors rapidement. Il s'agit d'une langue apparemment sans syntaxe, qui ressemble au parler attribué au personnage de Tarzan. Voici quelques phrases indépendantes de *Tai Boï*, un pidgin franco-vietnamien (Bickerton 1995, p. 163) :

Moi faim. Moi tasse. Lui aver permission repos. Demain moi retour campagne. Vous pas argent moi stop travail. Monsieur content aller danser. Lui la frapper. Bon pas aller. Pas travail. Assez, pas connaître. Moi compris tu parler.

L'extrait suivant illustre le pidgin hawaïen ; l'équivalent en anglais mot à mot, puis en français, est indiqué entre crochets (Bickerton 1990, p. 120) :

Aena tu macha churen, samawl churen, haus mani pei.
[And too much children, small children, house money pay.]
[Et trop beaucoup enfants, petits enfants, maison argent payer.]
Et j'avais trop d'enfants, de petits enfants ; il fallait que je paye le loyer.

Ce type de parler sommaire n'est pas limité aux situations coloniales. Bickerton cite le Russonorsk, langue commerciale utilisée pour des besoins quasi exclusivement marchands entre les marins russes et scandinaves, dont on peut rendre un extrait ainsi (Bickerton 1990, p. 121) :

R : *Quoi dire ? Moi pas comprendre.*
 N : *Cher, russe, salut.*
 R : *Rien. Quatre demi.*
 N : *Donner quatre, rien marchandise.*
 R : *Non frère. Comment moi vendre [bon marché] ? Farine grand cher sur Russie cette année.*
 N : *Toi dire pas vrai.*
 R : *Si. Grand vrai, moi pas mentir, farine chère.*

L'argument porte sur un échange de farine contre du poisson. La structure des phrases de cet échange ressemble fortement, par sa pauvreté grammaticale, à celle des extraits de pidgins. Le fait remarquable est que les individus qui s'expriment ainsi sont tous capables de s'exprimer normalement dans leur langue maternelle. Bickerton rapproche cette forme de langage de celle de Genie, cette enfant californienne, enfermée par son père depuis l'âge de dix-huit mois, et qui fut découverte en 1970 alors qu'elle avait treize ans. Genie était incapable de parler. Sa situation n'est pas sans rappeler le cas de Victor, l'enfant-loup découvert en 1798 dans l'Aveyron, popularisé par le film de François Truffaut. Malgré tous les efforts déployés par ses précepteurs, Genie ne put jamais apprendre à s'exprimer normalement. Son niveau d'expression ressemblait fortement à un pidgin : *Père prend morceau bois. Frappe. Pleure.* (Bickerton 1990, p. 116). Bickerton rapproche encore ce type de langage de celui que les enfants utilisent aux alentours de l'âge de deux ans. Chacun peut observer le moment où l'enfant commence à faire des interventions de plusieurs mots, comme *Dany attend* pour signifier *On attend Dany*. Bickerton va jusqu'à comparer ces formes d'expression à celle que l'on obtient des chimpanzés entraînés (cf. chapitre 3).

L'idée forte de Bickerton est que le protolangage, auquel se rapportent selon lui les pidgins, le langage des très jeunes enfants ou celui de Genie, n'est pas une forme dégradée du langage normal. Nous avons affaire à un système de communication fonctionnel :

« Genie connaît la signification des temps du passé. Elle connaît les situations dans lesquelles il est approprié de les utiliser. Elle connaît même au moins une façon de les marquer en Anglais. Mais elle ne sait pas incorporer cette connaissance dans son langage courant. [...] Cela suggère, non pas qu'elle a simplement *manqué l'acquisition* d'un pan entier du langage humain, mais qu'elle a acquis *quelque chose de différent du véritable langage* – une façon de communiquer différente qui inclut certains aspects du langage mais qui en exclut complètement certains autres (Bickerton 1990, p. 117.)

Le protolangage, pour Bickerton, est un fossile, un vestige comportemental dont chacun de nous est doté. Nous sommes capables d'adopter instantanément, et sans effort, la forme de langage du pidgin, en employant le lexique de notre langue maternelle. Nous n'avons pas à réfléchir, les mots viennent naturellement dans un

ordre approximatif. Nous savons spontanément omettre les mots grammaticaux, articles, prépositions, pronoms relatifs, marques de temps ou d'aspect. Pour Bickerton, ce que nous réalisons là révèle la présence d'une compétence fossile, d'un savoir-faire inné qui fut la forme normale de communication de notre espèce mère, *homo erectus*. Cette forme d'expression subsiste en nous en tant que vestige. Elle nous sert de recours lorsqu'il nous est impossible de nous exprimer en parlant normalement.

8.2. Un langage qui ne s'apprend pas

L'exemple des enfants sourds du Nicaragua (*cf.* chapitre 3) vient illustrer de manière spectaculaire l'hypothèse de Bickerton concernant l'existence d'une compétence protolinguistique. La forme de communication atteinte par les adolescents sourds, après qu'ils ont été scolarisés, est une forme de pidgin. Les signes enchaînés sont plus ou moins indépendants les uns des autres et les enchaînements sont courts, à l'instar des interventions en pidgins qui dépassent rarement quatre ou cinq mots. Comme c'est le cas pour les pidgins, la protolangue des signes a été développée spontanément et rapidement par les adolescents. Et comme pour les pidgins, ces jeunes déjà trop âgés semblent incapables de faire évoluer leur protolangage vers une langue comportant une syntaxe.

Ces enfants sourds, comme Genie, ont été soustraits à un environnement linguistique normal dans leur prime enfance. Leurs difficultés linguistiques montrent que l'acquisition du langage doit avoir lieu au cours d'une période bien déterminée de la vie de l'individu, située avant l'âge de huit ou neuf ans. Lorsque l'exposition au langage ne se produit pas au cours de cette période, il semble que l'individu soit encore capable d'acquérir une forme de communication, sans jamais atteindre une maîtrise complète de la syntaxe caractéristique des langues humaines. Pour Bickerton, ces individus apprennent spontanément une protolangue, acquisition qui, contrairement à l'apprentissage du langage normal, ne connaît pas la limite d'une période critique. La compétence du protolangage serait ainsi non seulement une faculté profondément ancrée en nous, mais de plus, elle serait en quelque sorte prête à l'emploi, elle n'aurait pas besoin d'être ajustée par l'intermédiaire d'une exposition durable à un environnement linguistique. Bien entendu, il reste le problème d'acquérir le vocabulaire. Mais la faculté de lier des mots pour constituer une protophrase, puis d'enchaîner les protophrases pour créer un discours, semble être une faculté dont nous sommes tous dotés et que nous n'avons pas besoin d'apprendre.

L'idée selon laquelle le protolangage, tel qu'il se révèle à nous sous la forme des pidgins, serait un reflet fidèle du type de langage dont disposait *homo erectus* est assurément une conjecture. Les individus que l'on peut observer sont des *homo sapiens*, ils disposent d'une compétence langagière et d'une intelligence pour reconstituer les significations qui sont certainement sans commune mesure avec

celles des *erectus*. Les humains modernes ont la capacité de développer spontanément un langage au plein sens du terme ; ils ne développent une protolangue que dans les conditions très particulières que nous avons évoquées. Dès que des enfants de moins de six ans, en nombre suffisant, sont mis en situation d'interagir spontanément, ils développent une langue dotée d'une syntaxe ressemblant à la syntaxe de n'importe quelle langue du monde. C'est ainsi que les enfants des locuteurs pidgins, s'ils sont élevés ensemble, développent en une seule génération une nouvelle langue, un créole, qu'ils constituent à partir du lexique du pidgin parental. De même, au Nicaragua, lorsque des enfants sourds plus jeunes ont été réunis, ils ont spontanément développé une langue des signes dotée d'une véritable syntaxe, que l'on compare volontiers à un créole. Les créoles ne sont pas une simple amplification des pidgins qui les ont précédés. Il s'agit de langues à proprement parler, avec tous les attributs syntaxiques qui caractérisent les langues du monde, notamment les mots grammaticaux et les syntagmes enchâssés, qui sont absents des protolangues que sont les pidgins¹. Il n'est donc pas facile de comparer des êtres humains qui sont forcés d'utiliser une protolangue avec des *erectus* qui, comme le suggère Bickerton, n'avaient pas la capacité de manipuler des structures syntaxiques ni de comprendre leur signification.

L'attrait présenté par l'hypothèse de Bickerton est cependant indéniable. En prêtant à *homo erectus* une compétence protolangagière, il diminue l'amplitude du saut qui nous sépare des espèces dépourvues de langage. Si le passage s'est réalisé en deux temps, du non-langage au protolangage, puis du protolangage au langage, nous avons certes deux transitions à expliquer au lieu d'une, mais chacune semble tenir un peu moins du miracle. En outre, l'idée d'un mode de communication ancestral qui subsiste en nous, en tant que vestige, constitue une explication élégante de la présence, observée par Bickerton, d'une compétence protolangagière autonome chez les humains actuels. Cette compétence coexiste avec la faculté de langage et semble de ce fait largement superflue. Sa présence dans le répertoire de nos facultés est donc à première vue mystérieuse. Elle se comprend bien, toutefois, s'il s'agit d'un fossile, si elle constitue la survivance du mode de communication normal de notre espèce parente.

L'argument est convaincant, mais il repose entièrement sur la caractérisation du protolangage en tant que compétence authentique. Qu'en est-il si ce que Bickerton appelle protolangage n'est qu'une version dégradée du langage normal, s'il s'agit simplement d'une manière de parler dans laquelle la syntaxe est simplement relâchée ? Dans ce cas, le protolangage n'aurait pas de réalité indépendamment de celle du langage, et ne pourrait pas constituer une quelconque compétence dont nous pourrions affubler notre ancêtre. Il est donc important, si l'on veut défendre l'idée de

1. Bickerton limite l'appellation de pidgin aux pseudo langues parlées par des adultes. Dans certaines circonstances, par exemple lorsque le pidgin est utilisé comme langue seconde, comme c'est le cas en Nouvelle-Guinée, ou lorsque la structure sociale ne permet pas à des communautés d'enfants du même âge d'exister, un pidgin peut évoluer vers une forme un peu plus sophistiquée, sans toutefois conduire à un véritable créole.

protolangage, de ne pas se limiter à l'inventaire de ses caractéristiques négatives, celles qui lui font défaut dans la comparaison avec le langage normal. La forme de langage correspondant aux pidgins a deux propriétés essentielles : elle est fonctionnelle et spontanée. Or, ces deux propriétés font défaut aux formes dégradées du langage que l'on peut observer ou imaginer. Le protolangage permet à l'auditeur d'élaborer des significations en rapport avec ce que le locuteur a imaginé, même si cela exige que le contexte soit suffisamment contraint. Ainsi, la protophrase *Et trop beaucoup enfants, petits enfants, maison argent payer* est suffisante pour que nous saisissons de quoi le locuteur se plaint. Nous pouvons imaginer des simplifications de la syntaxe du langage normal qui n'auraient pas cette belle qualité, comme le fait de sauter un mot sur deux ou de supprimer tous les noms. La simple suppression des parties à faible contenu sémantique, que ce soient les mots grammaticaux ou les flexions des noms et des verbes, ne permet souvent pas de conserver le sens. Ainsi, la phrase *La fille dont on a volé l'argent est partie* devient *Fille voler argent partir*, où l'on comprend que c'est la fille qui a volé l'argent. En protolangage, on rapprocherait les mots *argent* et *fille*, et on ferait sans doute deux phrases : *Voler argent fille; Fille partir*. L'ambiguïté subsiste, mais la mauvaise interprétation n'est pas forcée. Le protolangage ne résulte pas d'une simplification sommaire opérée sur le langage. Il s'agit d'un outil pour communiquer des significations qui possède sa propre organisation.

La deuxième propriété essentielle du protolangage est son caractère spontané. Nous avons déjà considéré son émergence systématique, dans certaines conditions, sous la forme de pidgin. Dans des conditions moins inhabituelles, lorsque l'on apprend une langue seconde en étant immergé dans un environnement linguistique étranger, sans prendre de cours, on passe par une phase où l'on s'exprime à l'aide d'un pidgin (par exemple : *Quentin, me, jouing*, phrase prononcée par un enfant francophone de six ans à l'adresse d'une adulte anglophone pour signifier qu'il est en train de jouer avec son frère). Inversement, en cas de mauvaise intercompréhension, on s'adresse à un étranger en simplifiant sa propre langue d'une façon particulière, jusqu'à en faire une protolangue : *vous rester ici, moi aller chercher manger*. En revanche, personne n'a jamais adopté un type de langage dépourvu de verbes, bien qu'il soit parfaitement possible, en théorie, de s'exprimer ainsi : *En revanche, l'adoption par personne d'une forme de langage sans verbes, malgré la parfaite possibilité, en théorie, de l'expression sous cette forme* (Carstairs-McCarthy 1998). Le protolangage est une sorte de seconde nature. Alors que parler sans verbes demande de se concentrer sur les mots que l'on emploie, nous n'avons pas besoin de réfléchir aux détails de forme lorsque nous adoptons le langage "à la Tarzan". Certes, nous pourrions sans doute acquérir, avec beaucoup d'entraînement, la maîtrise d'une forme de langage sans verbes, comme nous pouvons apprendre à parler verlan. Le protolangage, lui, ne nécessite aucun apprentissage. Parce qu'il est fonctionnel et spontané, il peut à juste titre être

considéré comme une véritable compétence. L'argumentation de Bickerton s'enchaîne alors presque mécaniquement : une telle compétence, à côté du langage, ne se comprend que si elle est fossile ; le protolangage était donc la forme d'expression d'une des espèces qui sont dans notre ascendance, vraisemblablement *homo erectus*.

Si on accepte cette conclusion, si le protolangage a été l'un des comportements caractéristiques d'une espèce d'hominidés, alors on doit pouvoir montrer qu'il était localement optimal (cf. chapitre 6), autrement dit qu'aucune modification mineure de cette compétence ne pouvait lui permettre de mieux remplir sa fonction biologique. La difficulté, pour évaluer cette optimalité locale, vient de ce que nous ne cernons pas encore la fonction du protolangage. Si l'on regarde sa structure, on voit qu'elle a pour caractéristique principale d'offrir tous les éléments sémantiques essentiels à la compréhension, et ceux-là seulement. Il en résulte un système économique qui, pour être beaucoup plus imprécis que le langage, n'en possède pas moins une certaine efficacité. Si l'on regarde en particulier l'ordre des mots, on s'aperçoit que malgré l'absence d'une syntaxe définie, cet ordre n'est pas totalement libre. Nous en avons vu un exemple avec *Fille voler argent* et *Voler argent fille*. L'idée qui s'impose assez naturellement est que le protolangage est localement optimal pour communiquer des significations d'un certain type et que l'ordre des mots est choisi pour faciliter la construction du sens par l'auditeur. Ainsi, si la signification voulue est que quelqu'un a volé l'argent de la fille, ce sera *Voler argent fille* qui sera préféré, car argent et fille entrent dans le même constituant sémantique et doivent être contigus.

La maxime du protolangage pourrait s'exprimer ainsi : énoncer les mots en les groupant par constituants sémantiques. De ce point de vue, les éléments grammaticaux qui émaillent le langage normal : pronoms relatifs, conjonctions, marques de flexions, mais qui n'ont pas de fonction sémantique propre, ne viennent pas encombrer le protolangage où ils ne pourraient pas jouer le rôle qui est le leur dans le langage. Les adjectifs démonstratifs, les interrogatifs ou certaines prépositions sont présents, mais rares, dans les pidgins, ce qui s'explique par leur faible valeur ajoutée pour la compréhension immédiate (Bickerton 1990, p. 126). On peut donc accepter l'idée que le protolangage est un système linguistique optimisé pour faciliter l'accès aux significations. Cela se traduit pourtant par une ambiguïté considérablement plus élevée que ce que permet le langage que nous utilisons. Est-ce à dire qu'*homo erectus* n'a pas eu la "chance" d'accéder au langage et que son système de communication n'était optimal qu'en l'absence de l'innovation que représente la syntaxe ? Dans la perspective macro-évolutive dans laquelle nous devons nous placer (n'oublions pas qu'*homo erectus*, telle que cette espèce est couramment définie, a duré près de deux millions d'années), il n'est pas sage de voir dans la capacité à utiliser une syntaxe une sorte de miracle dont les hominidés ont fini par bénéficier après bien des errements. La discussion du chapitre 6 doit nous rendre méfiants vis-à-vis de ces explications qui confondent l'optimisation micro-évolutive avec les hasards de la spéciation. Par conséquent, il est plus judicieux de

voir dans le protolangage un système bien adapté à sa fonction, dans lequel la syntaxe ne pourrait pas jouer le rôle que nous lui connaissons.

8.3. La protosémantique

Pour que ce point de vue acquière une certaine cohérence, il nous faut comprendre en quoi le protolangage est adapté à l'évocation des significations, et donc en quoi consistent ces significations. L'idée proposée dans ce qui suit consiste à dire que le protolangage est adapté pour exprimer une protosémantique, c'est-à-dire un espace de significations qui était accessible à *homo erectus*. En quoi une telle protosémantique peut-elle consister ? Si l'on suit les principes dégagés dans le chapitre 6, la protosémantique ne peut pas être un simple affaiblissement des capacités de représentation sémantique d'*homo sapiens*. Il s'agit nécessairement d'une organisation cognitive fonctionnelle et localement optimale. Toute division arbitraire comme une restriction aux entités concrètes ou une restriction aux objets immédiatement visibles sera donc inappropriée. Si le protolangage a existé en tant que moyen de communication propre à une espèce, alors nous devons accepter d'associer son existence à celle d'une protosémantique. Ces individus communiquaient à propos de quelque chose, que nous devons nous attacher à reconstituer. Soyons toutefois conscients des dangers de l'entreprise. Nous sommes en train d'envisager une reconstitution de la pensée d'*erectus*, ou tout au moins de certains aspects de son fonctionnement cognitif. Sachant que nous ne disposons pas de sujets sur lesquels tester les hypothèses, le risque est de s'aventurer sans contraintes dans le monde infini des conjectures gratuites, où la seule limitation provient du manque d'imagination des auteurs. La démarche que je propose est plus prudente. Nous avons un problème à résoudre : définir une protosémantique pour le protolangage. Or, ce problème est relativement contraint : (1) la protosémantique doit être un espace de significations fonctionnel ; (2) elle doit être localement optimale pour une fonction biologique donnée ; (3) elle doit subsister chez les humains modernes, soit à l'état de compétence fossile, soit comme sous-ensemble fonctionnel de notre compétence sémantique ; (4) le protolangage, tel que nous le comprenons par l'observation des pidgins, doit être localement optimal pour exprimer cette protosémantique. On constate que si l'on tient compte de ces contraintes, le risque d'affabulation gratuite est déjà singulièrement limité. De plus, l'objectif reste relativement modeste. Il est de proposer, si cela est possible, quelques hypothèses minimales qui rendent l'existence du protolangage cohérente, quitte à ce que ces hypothèses soient ensuite critiquées et révisées.

L'idée de base consiste à voir dans les assemblages de mots du protolangage un moyen d'évoquer des scènes concrètes, vécues ou construites. Un mot comme *chat* peut évoquer pour nous l'image d'un chat prototypique ou celle d'un chat qui nous est familier. De même, le mot *paillason* évoque facilement l'image d'un objet. Dans le contexte particulier commun aux interlocuteurs, ces deux mots ont toutes les

chances de renvoyer à l'image d'un animal particulier, le chat de la maison, et à l'image d'un objet particulier, le paillason qui est devant la porte d'entrée. Si l'on accole maintenant les deux mots, l'expression *chat paillason* demande que l'on combine les deux images. Nous possédons cette capacité de combiner des images d'une manière assez peu arbitraire. Dans notre exemple, le chat a des chances de se retrouver sur le paillason, l'ensemble étant devant la porte d'entrée. Pourtant, il y avait une infinité d'autres possibilités : le chat aurait pu atterrir sous le paillason ou à côté, le paillason pourrait se trouver sous le chat, mais dans la chambre à coucher, le chat et le paillason auraient pu flotter indépendamment dans l'espace de la cuisine, le chat pourrait être en train de se diriger vers le paillason ou d'en partir, ou encore le chat aurait simplement pris la couleur ou la forme du paillason, etc. Pourtant, la plupart des individus, dans les circonstances appropriées, vont spontanément former la première image, celle du chat en train de dormir sur le paillason devant la porte d'entrée. Cette capacité humaine de combiner les images d'une certaine manière, assez prédictible par les autres individus, est en grande partie mystérieuse. Elle repose assurément sur l'utilisation de situations vécues, plus ou moins prototypiques. Par exemple, le chat a l'habitude de dormir sur le paillason qui est devant la porte. Mais nous créons sans peine des scènes que nous n'avons jamais rencontrées. Nous sommes capables de combiner des images, au point de pouvoir imaginer le chat sous le paillason ou en train de tenir le paillason en équilibre sur son museau. Cette étonnante compétence utilise sans doute nos capacités associatives pour rappeler des éléments visuels mémorisés, et calcule la scène à partir des contraintes propres à chaque entité (pesanteur, tailles relatives des objets, mouvement autonome, etc.) et de leur comportement typique (typiquement, un chat immobile est assis et dort). Il faut cependant reconnaître que ce processus de synthèse d'images mentales reste largement incompris. Les progrès de la psychologie et de la technologie des systèmes de réalité virtuelle nous éclaireront sans doute sur ce point dans les années à venir.

Considérons comme donnée cette capacité de combiner les images mentales pour constituer des scènes. Supposons en outre qu'*erectus* possédait cette même capacité. Nous comprenons maintenant comment peut s'effectuer le lien entre le protolangage et la composition d'images. Dans un certain contexte, les mots évoquent des images, ou plus généralement des prototypes perceptuels mémorisés ; la combinaison des mots amène l'auditeur à construire une scène ; cette combinaison s'effectue de proche en proche, en imbriquant les constituants sémantiques. Ainsi, *Fille voler argent partir* est sémantiquement analysé par constituants, sans doute de gauche à droite comme (((*Fille*) voler) argent) partir) ou peut-être en groupant d'abord *argent* avec *voler* : (((*Fille*) ((*voler*) argent)) partir). (*Fille*) renvoie, mettons, à l'image de la fille de la locutrice, que l'auditeur connaît bien. ((*Fille*) voler) conduit à une image typique de quelqu'un en train de voler, ce quelqu'un étant ici la fille. Bien entendu, en tant qu'humains, nous sommes capables de traiter cette phrase sans passer par toutes ces images, mais nous parlons ici d'une protosémantique entièrement fondée sur la

combinaison d'images. Dans l'autre interprétation, l'auditeur formait l'image correspondant à ((*voler argent*)) avant de combiner cette image avec celle de la fille. L'arrivée du mot *partir* pose un problème. Il est difficile de créer une image statique de quelqu'un volant de l'argent, disons typiquement en fouillant dans une armoire, et partant en même temps. La solution peut venir de la constitution d'une scène dynamique, une sorte de mini-film, au cours de laquelle le personnage commence par voler, puis part. Nous sommes tous capables de créer ce genre de scène.

Il est clair que la combinaison d'images est un processus peu sûr, et ceci pour deux raisons. L'auditeur risque de combiner les images de manière tout à fait inattendue, ou il risque d'échouer dans cette combinaison. Il est donc de la responsabilité du locuteur de décrire la scène de manière à faciliter le travail de l'auditeur. Sans la coopération active du locuteur, cette forme de communication ne peut pas fonctionner. Ainsi, dans notre exemple, s'il s'agit de dire que quelqu'un a volé l'argent qui appartenait à la fille, la locutrice préférera dire *Voler argent fille; Fille partir*. En rapprochant *argent* et *fille*, elle favorise la création d'une image où l'argent est celui de la fille ; en séparant *voler* et *fille*, elle rend peu probable la constitution par l'auditeur d'une scène où c'est la fille qui vole ; enfin, en répétant *fille* devant *partir*, elle pousse l'auditeur à créer une scène où c'est la fille qui s'en va.

La protosémantique, telle que nous venons de la considérer, respecte-t-elle les quatre contraintes que nous nous sommes données ? La réponse est certainement positive pour les contraintes (1) et (3) : si l'on accepte que nos ancêtres étaient dotés du mécanisme de combinaison d'images et de scènes, on a bien là un système fonctionnel qui subsiste chez les humains modernes. La contrainte (4) demande que le protolangage soit localement optimal pour évoquer les représentations de cette protosémantique. Ce point n'est pas facile à vérifier, mais nous disposons de deux indications qui vont dans le bon sens. Comme le rappelle Bickerton, les mots du protolangage, qu'il observe sous la forme de pidgins, sont tous des mots à contenu sémantique. Même les humains modernes, qui ont la possibilité d'utiliser des mots plus ou moins dépourvus de sens propre, comme les prépositions, les conjonctions ou les pronoms relatifs, les omettent lorsqu'ils s'expriment en protolangage. La deuxième indication nous est fournie par l'ordre des mots. Même si le protolangage est réputé sans syntaxe, l'ordre des mots n'y est pas totalement arbitraire. Le groupement des mots en constituants sémantiques est primordial pour que l'interprétation correcte puisse être élaborée. Noter que cette contrainte est fortement relâchée dans le langage normal. Dans la phrase *J'ai envoyé, la veille du jour où elle est venue, le livre de Jean qui était sur la table à Marie*, les mots *envoyer* et *Marie* sont séparés par six mots à contenu sémantique. Cela n'est pas possible en protolangage. La structure du protolangage apparaît comme dictée par les exigences de la protosémantique, ce qui suggère fortement qu'il s'agit d'un système linguistique bien adapté à sa fonction, conformément à l'exigence (4).

La contrainte (2), relative au caractère adapté de la protosémantique, est beaucoup plus délicate à vérifier. En effet, nous n'avons pas encore considéré la fonction de cette protosémantique. Quel intérêt peut avoir pour des individus le fait de communiquer à leurs congénères, à l'aide des mots du protolangage, une image ou une scène concrète ? Bickerton voit dans l'utilisation du protolangage un intérêt évident pour la survie des individus, mais les arguments examinés au chapitre 4 montrent que cette évidence est illusoire. Pour estimer le caractère optimal de la protosémantique, nous devons mettre les propriétés des scènes évoquées par le protolangage en regard de l'usage que l'auditeur va faire de ces scènes. La première chose à constater est que les scènes évoquées par des mots sont très imprécises. Nous "voyons" le chat sur le paillason. Est-il tigré ou siamois, voit-on la couleur du paillason, le sol est-il mouillé, est-ce l'été ou l'hiver, que voit-on derrière le chat ? Toutes ces questions et bien d'autres risquent de rester sans réponse. Les images que nous combinons lorsque nous entendons des mots concrets sont très pauvres si on les compare à la perception. Ce sont tout de même des images : nous sommes capables de dire que le chat est sur le paillason, qu'il est, mettons, à l'extérieur de la maison, qu'il est assis et qu'il nous fait face. Cette qualité sommaire, qui est sans doute celle que permet le pouvoir d'évocation des phrases du protolangage, est-elle suffisante pour que les scènes soient correctement exploitées ? Sans s'engager complètement sur ce que peut être la fonction de ces scènes, disons qu'elles sont suffisantes pour être comparées à des scènes mémorisées. Une phrase du protolangage atteint son objectif si elle permet l'élaboration d'une scène sommaire qui peut être comparée avec succès à des scènes mémorisées. Si nous nous limitons à cette description partielle de la fonction de la communication chez les hominidés, alors la protosémantique, et le protolangage qui la sert, apparaissent adaptés à cette fonction.

On pourrait objecter le fait que ce système, de manière inhérente, est limité par l'aspect concret des évocations visuelles ou, plus généralement, perceptives. Cela est indéniable. Cet aspect concret et le caractère extrêmement sommaire des évocations amènent d'ailleurs Derek Bickerton à nier tout statut sémantique aux images.

« Disons que vous faites partie de ceux qui pensent penser en images. Vous voyez l'image d'un chat sur un paillason, et effectivement vous pouvez immédiatement la présenter en disant 'Le chat était assis sur le paillason.' [...] Mais un tel test est trop facile. Prenez plutôt quelque chose comme 'Ma confiance en vous s'est trouvée ruinée pour toujours par votre manque de loyauté.' Maintenant essayez de voir l'image mentale à laquelle cette phrase correspond. » (Bickerton 1995, p. 22.)

L'argument est certes convaincant. Si la loyauté ou la confiance peut, pour certains, évoquer une image, il n'existe pas d'image qui puisse être reconnue par la plupart d'entre nous comme l'équivalent, même approximatif, de la phrase complète que Bickerton prend en exemple. Bickerton en déduit que nous pensons exclusivement avec des mots. Si tel est le cas, alors l'idée d'une protosémantique imagée qui resterait fonctionnelle chez les hommes modernes doit être abandonnée.

Nous pouvons toutefois contrer l'argument en utilisant, bizarrement, la propre méthode de Bickerton. A ceux qui disent qu'il n'y a pas de langage sans syntaxe, Bickerton réplique en montrant les pidgins. Lorsque Bickerton nous dit qu'il n'y a pas de pensée en dehors des mots, montrons cette capacité que possèdent tous les humains de combiner les images évoquées par les mots concrets. Bien sûr, certaines idées abstraites ne peuvent pas être représentées de manière perceptuelle. Cela veut simplement dire que la protosémantique n'est pas la sémantique. Bickerton tente de nier le rôle de la combinaison d'images dans la compréhension des énoncés du langage. Pourtant, sans cette capacité, bien des énoncés resteraient incompréhensibles, à commencer par cette belle phrase d'Hortense Vlou :

« Il se sentait si seul dans ce désert que parfois il marchait à reculons pour voir quelques traces devant lui. »²

Si nous comprenons que le personnage voit ses propres traces, c'est bien grâce à notre capacité de mettre les énoncés en images. Bickerton devrait reconnaître l'existence de cette capacité d'élaboration de scène en tant que composante de nos capacités représentationnelles, de la même façon qu'il défend l'existence du protolangage en tant que partie intégrante de nos capacités linguistiques.

Le fait que la formation d'images mentales soit limitée aux entités concrètes est-elle vraiment réductrice, comme semble le suggérer Bickerton ? Pour répondre, il ne faut pas prendre comme base les capacités des humains actuels. Une protosémantique concrète peut suffire aux besoins d'hominidés qui n'ont pas accès aux abstractions. Des abstractions comme *loyauté* ou *confiance*, que Bickerton utilise dans son exemple, sont qualitativement différentes des images que les mots concrets peuvent évoquer avec une certaine systématisme. Si je dis *chat*, je peux avec une bonne probabilité deviner le type d'image que vous allez former, et cela d'autant plus sûrement que le contexte est précis, par exemple si un chat vient de passer devant nous. Si je dis *loyauté*, je n'ai aucun moyen de savoir quelle image vous allez former, si vous en formez une. Dans le premier cas, la communication est possible, parce que le signifié construit par l'auditeur peut être anticipé par le locuteur ; dans le deuxième cas, et Bickerton a raison sur ce point, la communication ne peut pas exister si elle doit reposer seulement sur l'élaboration d'une image. Les hominidés devaient donc fonctionner sur le premier de ces deux modes : ils communiquaient en utilisant exclusivement des mots concrets propres à évoquer des scènes de manière à peu près déterministe. Il est raisonnable de penser, si l'on accepte cette description de la communication des hominidés, qu'ils ne disposaient pas de capacités de représentation abstraite et qu'il s'agit là d'une différence fondamentale entre la protosémantique qu'ils utilisaient et la sémantique utilisée par les humains actuels.

2. Premier prix au concours de poésie RATP-Télérama.

8.4. Le prélangage, un langage sans phrases

Lorsqu'il a développé le concept de protolangage, Derek Bickerton a choisi d'en doter *homo erectus*, auquel corrélativement il refuse le langage tel que nous le pratiquons. Le choix semble judicieux. *Homo erectus* ne semblait pas, et de loin, avoir atteint notre niveau d'intelligence, ses outils étaient stéréotypés et il n'a pas laissé, pour autant qu'on le sache, de traces de culture symbolique. Il nous semble difficile d'accepter qu'une telle créature, que nous imaginons volontiers sous les traits d'une sorte de brute, pût disposer d'un moyen d'expression aussi riche que le nôtre. D'un autre côté, cet être humanoïde sert un peu de rempart entre nous et l'animalité. Nous sommes les enfants d'*erectus*, il ne faut pas l'accabler de trop de mépris. Après tout, il a été capable de domestiquer le feu et de conquérir tout l'ancien monde, en s'adaptant à des conditions de vie extrêmement diverses. Il est tentant de le doter d'un moyen de communication qui ressemble un peu au nôtre, tout en restant qualitativement distinct. Le protolangage vient parfaitement remplir ce rôle. En l'absence d'indices contraires, nous ne pouvons que souscrire au choix de Bickerton. Mais qu'en est-il des espèces qui ont précédé *erectus* ? A quel type de communication *homo habilis*, ou même l'australopithèque, ont-ils droit ? Si nous suivons l'idée de Jacques Monod (cf. chapitre 4), le langage, ou du moins une forme de communication s'apparentant au langage humain, est un "choix" initial qui a engagé le devenir de notre lignée. L'australopithèque disposait-il du protolangage ? Il serait facile de s'engager dans des spéculations stériles. Il y a cependant un moyen relativement raisonnable de poser le problème de l'attribution des compétences linguistiques à nos ancêtres.

Comme nous l'avons vu au chapitre 6, les transitions macro-évolutives, qui donnent naissance à de nouvelles espèces, correspondent à des changements qualitatifs. Inversement, les phénomènes de spéciation sont les seules causes connues de changements qualitatifs dans l'évolution des espèces. Les paléontologues choisissent généralement de distinguer quatre transitions majeures dans la lignée humaine, correspondant à l'apparition des quatre espèces australopithèque, *habilis*, *erectus*, *sapiens*. Le cas d'*erectus* est complexe, dans la mesure où ce terme est supposé réunir dans une même espèce des individus anciens d'une capacité crânienne de 700 cm³ et des individus plus récents dont le crâne dépasse 1 200 cm³. Il n'est pas du tout certain qu'il s'agisse d'une espèce homogène. Il est permis de penser que notre lignée a pu connaître plusieurs transitions qualitatives, avec spéciation, en plus de celles qui sont reconnues comme telles, et que l'enregistrement fossile des crânes, trop parcellaire, ne permet pas de distinguer ces transitions d'un accroissement quantitatif et régulier du volume cérébral. En face de ces transitions morphologiques, nous pouvons faire l'hypothèse qu'un certain nombre de changements qualitatifs se sont produits dans la compétence langagière de nos ancêtres. Si nous suivons les principes de la macroévolution que nous avons considérés au chapitre 6, les transitions du langage devraient correspondre à des transitions d'espèce. Inversement, si l'on accorde, comme le fait Monod, une

importance centrale au langage dans l'évolution de notre lignée, on s'attend à ce que les spéciations successives qui se sont produites dans notre ascendance correspondent à des sauts qualitatifs de la compétence langagière. Si l'on accepte cette correspondance, chaque espèce qui nous a précédés doit se voir attribuer une capacité linguistique originale. Même si l'on applique ce principe de manière moins stricte, il constitue un précieux guide pour la reconstitution des capacités communicationnelles de nos ancêtres. Le risque est bien sûr que l'on se trompe d'espèce, que l'on accorde à l'une ce qui revient à l'autre. Si l'on conçoit la reconstitution des compétences associées aux espèces fossiles comme une démarche progressive, comportant sa succession d'hypothèses et de réfutations, alors le risque est acceptable.

Il est donc légitime de se demander, si *erectus* s'exprimait à l'aide du protolangage, quelle pouvait être la forme de communication d'*habilis*. Considérons les possibilités en matière de transition langagière. Ray Jackendoff considère le stade du mot unique comme un état fonctionnel de la communication de nos ancêtres (Jackendoff 1999). Il note qu'une propriété fondamentale des mots humains est le fait qu'ils ne sont pas attachés à une situation spécifique. Le cri poussé par un animal signifie une situation précise. Par exemple le cri d'un chimpanzé pour signaler la présence d'une nourriture ne sera pas employé pour engager les congénères à chercher ladite nourriture. En revanche, le mot *chat* ou un équivalent peut être utilisé par un très jeune enfant, indifféremment pour attirer l'attention sur la présence d'un chat, pour s'enquérir de l'endroit où il se trouve, pour l'appeler, pour faire observer que quelque chose ressemble à un chat, et ainsi de suite (Jackendoff 1999). La raison qui pousse certains auteurs comme Jackendoff ou Deacon à voir dans le relâchement du lien signifié-signifiant une étape décisive de l'histoire évolutive du langage est sans doute liée au fait que ce relâchement crée dans le même temps l'ambiguïté et la sémantique. Le sens n'est plus une simple association réflexe, il est le fruit d'une élaboration cognitive. Le système de communication où chaque intervention est constituée d'un seul mot, et où chaque mot est par essence ambigu, constitue donc le plus simple système faisant appel à une sémantique. Appelons un tel système *prélangage*. Pour que le prélangage soit une compétence biologiquement valide, que l'on puisse attribuer à une espèce d'hominidés, il faut, conformément aux principes du chapitre 6, qu'il soit fonctionnel et qu'il soit localement optimal pour sa fonction.

A quoi peuvent servir des mots, exprimés de manière isolée ? Comme pour le protolangage, ils peuvent servir à évoquer des scènes. Pour cela, il faut que le lien entre le mot et la scène soit connu de l'auditeur. Un tel système peut sembler manquer totalement de souplesse, s'il repose sur des associations rigides entre mots et situations. Le contexte peut toutefois jouer un rôle essentiel. Le même mot, dans des contextes différents, ne va pas évoquer la même scène. Le mot *chat*, lorsqu'un chat vient effectivement d'entrer, peut signifier que l'enfant attire l'attention sur cette arrivée ; en présence d'un rôti à moitié mangé, le même mot peut évoquer l'image du chat de la maison en train de dévorer le rôti posé sur la table. Une telle

interprétation de la fonction du prélangage pose cependant un problème. Si cette fonction est la même que celle du protolangage, on voit mal comment le prélangage pourrait être localement optimal. Il est en effet indéniable que les combinaisons de mots du protolangage sont beaucoup plus efficaces que des mots isolés pour évoquer des scènes de manière fiable. Ainsi, *chat manger rôti* laisse moins de marge de manœuvre à l'auditeur que l'énoncé du seul mot *chat*, qui reporte l'essentiel du travail d'interprétation sur l'analyse du contexte de la situation. On peut se demander, dans ces conditions, comment le prélangage a pu exister en tant que faculté propre à une espèce. Si plusieurs mots ensemble sont plus efficaces qu'un seul, on comprend mal ce qui pourrait maintenir une espèce dans un état où les seuls actes communicatifs possibles seraient des mots isolés.

La réponse peut venir des capacités de décodage sémantique de l'auditeur. Si celui-ci est incapable de combiner les images évoquées par différents mots en une scène unique, lorsque ces mots sont juxtaposés, le protolangage est inutilisable. Le prélangage irait ainsi de pair avec une *présémantique* qui retiendrait de la protosémantique le pouvoir d'évocation des mots, mais qui n'offrirait pas la possibilité de combiner les images pour constituer des scènes. Lorsque nous avons considéré ce mécanisme de combinaison d'images, c'était surtout pour constater qu'il était en grande partie mystérieux, compte tenu des connaissances que l'on peut avoir de ce genre de processus mentaux. On peut supposer que les animaux ne disposent pas d'un tel mécanisme, qui serait apparu avec l'une des espèces de notre lignée. C'est en tout cas une hypothèse nécessaire pour faire du prélangage une forme de communication fonctionnelle.

Les expériences menées avec les chimpanzés comme Kanzi suggèrent que certains animaux disposent de la présémantique. Kanzi est capable d'interpréter un mot comme *ballon* en tenant compte du contexte, par exemple en cherchant où se trouve le ballon. Il est plus gênant de constater que Kanzi comprend, et peut même produire, des combinaisons de mots comme *ouvrir orange*. Cela semble signifier qu'il analyse cette expression comme deux mots distincts dotés chacun de sa sémantique, l'orange renvoyant à une image d'orange et ouvrir évoquant une action, indépendamment du contexte de l'orange. On voit Kanzi, dans un documentaire, obéir à Sue Savage-Rumbaugh lorsqu'elle lui dit de mettre les clés dans le réfrigérateur. Ce comportement de Kanzi est très impressionnant, dans la mesure où il s'agit d'un acte original dont le caractère saugrenu semble exiger une interprétation préalable, une combinaison d'images, typique de la protosémantique. Kanzi parviendrait à combiner l'image des clés et celle du réfrigérateur en une scène où les clés se trouvent dans le réfrigérateur, ce qui lui permettrait de réaliser ce qu'on attend de lui. Si tel est le cas, l'idée d'un prélangage associé à une présémantique est réduite à néant. Il est cependant possible que Kanzi ait "raisonné" différemment. Ayant subi de nombreuses séances d'exercice, il s'attend à devoir réaliser une action. Il entend *clés* et réalise l'action de prendre les clés, car c'est ce qu'il a toujours fait lorsqu'il s'est agi des clés. Ensuite, il entend *réfrigérateur* et met ce qu'il tient à la main dans le réfrigérateur, car c'est l'une des quelques

actions qu'il peut faire lorsque le réfrigérateur entre en scène. Autrement dit, Kanzi réalise une combinaison d'actions et non une combinaison d'images. La différence est importante. Une combinaison d'actions demande deux choses : que chaque opération trouve ses opérandes, et que les opérations puissent s'enchaîner dans le temps, le résultat de l'une entrant dans les prérequis de la suivante. Nous sommes loin du mécanisme de combinaison d'images. Décider que le chat doit être sur le paillason lorsqu'on entend *chat paillason* exige un autre mécanisme que ce qu'offre la concaténation temporelle des actions. Il est donc possible que Kanzi n'utilise que des capacités présémantiques lorsqu'il interprète les consignes de sa maîtresse. Ce constat n'enlève rien aux mérites de Kanzi. L'hypothèse de la succession prélangage-protolangage suggère simplement que la communication, chez nos ancêtres, s'est appuyée sur une autre faculté que celle que Kanzi démontre dans cet exemple.

Les performances de Kanzi illustrent le contraste entre les capacités représentationnelles des animaux et la protosémantique. Une caractéristique importante du prélangage et du protolangage, tels qu'ils viennent d'être décrits, est qu'ils sont *référentiels*. Les mots font référence à des objets du monde perceptif. Les animaux communiquent généralement leur état émotionnel. Le cas des singes vervets, qui a été décrit au chapitre 1, démontre qu'on ne peut pas exclure l'utilisation par certains animaux de signaux référentiels. Pour les vervets, cependant, il s'agit de signaux à sémantique en grande partie innée. La communication humaine et, sans doute pré-humaine, est à la fois référentielle et à sémantique apprise. Bien entendu, les pré-humains devaient être capables d'utiliser des mots en tant que simples signaux pour révéler leur état émotionnel. Leur grande originalité, cependant, est sans doute d'avoir spontanément utilisé des mots pour faire référence à des objets ou des événements concrets, chose que Sue Savage-Rumbaugh a pu reproduire, mais seulement à la suite d'un entraînement lourd, avec Austin et Sherman (*cf.* chapitre 3). Des animaux comme les chimpanzés ont sans doute des capacités de représentation imagée assez développées, mais ils n'ont sans doute pas la capacité que nous avons, et que possédait vraisemblablement *erectus*, de combiner des images pour constituer des scènes imaginaires. Cette capacité, désignée ici par le mot de protosémantique, est apparue à un moment donné dans notre lignée. La communication référentielle l'a sans doute précédée, en s'appuyant sur une simple capacité d'évocation de scène mémorisée, capacité que nous avons qualifiée de présémantique.

Si l'australopithèque ou *habilis* parlaient, mais ne disposaient pas de la protosémantique, alors le prélangage pouvait constituer un moyen de communication localement optimal. En émettant des mots isolés, les individus parvenaient à évoquer les scènes qu'ils voulaient communiquer dans l'esprit de leurs auditeurs, lorsque le contexte le permettait. Jackendoff voudrait voir dans certains de nos comportements le reste fossile de ce mode de communication. Des interjections comme *Aïe, Zut, Hé, Ciel, Chut, Psitt* et les différents jurons tiennent certes lieu de phrases, sans en avoir la structure. Il est douteux, cependant, que ces

exclamations, qu'elles soient volontaires ou non, soient utilisées pour leur pouvoir d'évocation. Il s'agit plus probablement de simples signaux non linguistiques. Jackendoff mentionne aussi les mots isolés comme *Salut*, le *oui* d'encouragement et le *non* de dissuasion :

« Je voudrais voir ces mots comme des “fossiles” d'un état mot-par-mot de l'évolution du langage – des interventions d'un seul mot qui, pour quelque raison, ne sont pas intégrées dans le système combinatoire global. » (Jackendoff 1999.)

Cette idée de rechercher un fossile du prélangage dans le langage des humains actuels est louable, mais il n'est pas certain que ce fossile puisse être décelé. Nous nous exprimons parfois par mots isolés : *Dehors*, *Fini*, *Gagné*, *Raté*, *Coulé*, *Terre*. On peut trouver un certain pouvoir d'évocation à ces mots qui donnent ainsi lieu à interprétation lorsqu'ils sont utilisés. Pour le reste, il est impossible de distinguer le prélangage du sous-ensemble du protolangage constitué des phrases comportant un seul mot. On se contentera donc de considérer le prélangage comme une hypothèse intéressante, et pour l'instant logiquement cohérente, concernant une possible étape de l'évolution du langage.

8.5. Le lexique du protolangage

Phonologie

Le système combinatoire phonologique dont sont dotés les êtres humains leur permet de constituer des lexiques comportant un nombre très important de mots, de taille raisonnable et faciles à distinguer. Les contraintes que nous introduisons spontanément sur les enchaînements phonologiques ont pour effet de bien séparer les formes linguistiques au sein de l'ensemble des formes phonétiques possibles. Un tel système n'aurait pas été produit par l'évolution s'il ne répondait à une demande, celle d'un lexique volumineux. Les mots du prélangage ou du protolangage établissent un pont entre la forme phonologique et le sens. C'est donc à la demande d'un nombre important de significations que le système phonologique a dû faire face. Comme le prélangage ne dispose pas de mécanisme qui combine les mots entre eux, la mise en correspondance des signifiants avec les signifiés exigeait sans doute un lexique conséquent, afin que l'ambiguïté reste dans les limites du pouvoir de l'interprétation en contexte. Si tel est le cas, alors il est raisonnable de penser que la phonologie est née avec le prélangage. L'argument repose cependant sur une prémisse douteuse : nous n'avons aucune idée du nombre de significations différentes que les premiers hominidés pouvaient vouloir communiquer. Si une dizaine faisaient l'affaire, un système phonologique aurait été superflu.

Notre hypothèse concernant la présémantique suppose que ces êtres communiquaient à propos de situations concrètes. Ce n'était sans doute pas pour simplement les décrire. Si nous nous référons à certains aspects de la

communication des humains actuels, que nous analyserons dans la troisième partie de ce livre, nous pouvons penser que les premiers hominidés cherchaient à signaler l'occurrence de situations "saillantes". Généralement, on ne prend pas la parole pour dire que la maison du voisin est toujours là ou pour signaler la présence de la forêt. Par essence, les situations saillantes possèdent un aspect inattendu : le retour impromptu d'un compagnon parti depuis un an, l'approche d'un nuage de sauterelles, la présence d'un animal albinos. Il est impossible de signaler de telles situations si le lexique disponible est trop restreint, sauf si l'on se limite à un très petit nombre de situations saillantes potentielles et qu'on ne prend la parole qu'une fois par an. Il est plus vraisemblable que les premiers hominidés, ne disposant pas de la capacité à combiner les mots et les représentations qui leur sont associées, se sont appuyés sur un lexique de taille non négligeable pour pouvoir évoquer des situations concrètes avec une précision suffisante pour que l'auditeur puisse en mesurer le caractère saillant. Les mots de ce lexique ne pouvaient pas être des grognements sans structure, difficiles à discriminer les uns des autres. Il est donc cohérent d'admettre que la phonologie est née avec le prélangage.

Catégories grammaticales

Les mots du protolangage étaient-ils tous équivalents, ou nos ancêtres faisaient-ils des distinctions grammaticales comme verbe, adjectif, nom ? On sait que certaines de ces distinctions sont relatives. Par exemple, jusqu'à la fin du Moyen Âge, les grammairiens ne faisaient pas des adjectifs une classe séparée de celle des noms, alors qu'ils distinguaient nettement le verbe conjugué et son participe passé (Matthews 1974, p. 44). Le lakota, une langue sioux, ne semble pas avoir de catégorie spéciale pour les adjectifs. Les mots du genre *grand* ou *rouge* se comportent comme des verbes ; ils sont parfois composés avec le nom qu'ils modifient, mais c'est également le cas des verbes (Van Valin & LaPolla 1997, p. 28). Toutefois, il semble que toutes les langues du monde fassent la distinction entre noms et verbes. De telles distinctions pouvaient-elles jouer un rôle dans le prélangage et le protolangage ?

L'hypothèse qui nous a permis de comprendre la fonction du protolangage présente ce dernier comme servant à désigner des situations concrètes. L'auditeur construit des images mentales ou reconstitue et combine d'anciennes perceptions. L'efficacité du protolangage se mesure au fait que ces constructions mentales sont en rapport avec ce que le locuteur avait en tête, le plus important étant que l'auditeur estime correctement le caractère saillant de la situation communiquée. Un tel système a-t-il besoin de distinguer noms, verbes, adverbes ou adjectifs ? Le fait que ces distinctions soient présentes dans les pidgins utilisés par les hommes modernes ne prouve pas que des pré-humains aient été capables de les faire. Le cas des noms paraît aller de soi : comme la protocommunication est supposée être concrète et référentielle, l'emploi de noms pour désigner des entités du monde perçu peut

sembler inévitable. Nos ancêtres pouvaient-ils se passer de verbes ? Comment signaler le fait que *Jean arrive* si l'on ne dispose pas du verbe *arriver* ou d'un équivalent ? L'emploi d'adjectifs et d'adverbes paraît également indispensable, si l'on veut signaler par exemple la présence d'un *très grand individu amenant beaucoup de fruits*. Le danger de ce genre de raisonnement est qu'il résulte d'une conception humaine du langage. En ce qui concerne le prélangage, si l'on suppose qu'il a existé, rien n'incite à penser que ses locuteurs aient pu tirer parti de l'emploi de verbes, d'adverbes ou d'adjectifs. Dans la mesure où l'auditeur est supposé incapable de combiner plusieurs images pour construire une scène, le locuteur n'a droit qu'à un seul mot pour signaler une situation saillante. Ce mot, pour nous, ne peut être qu'un nom. Cependant, si les noms constituent la seule forme possible du pré-lexique, on ne peut pas vraiment parler de catégorie lexicale. Dans un langage où tout est nom, il n'y a pas de noms. Il est permis de penser, en revanche, que les locuteurs du protolangage avaient un lexique plus différencié, puisqu'ils disposaient par hypothèse de la capacité de combiner le sens des mots. L'argument ne saurait être décisif, toutefois. On peut dire l'équivalent de *individu grandeur* pour exprimer le fait qu'un individu est grand, ou quelque chose comme *Jean course* pour dire que Jean est en train de courir. Les distinctions entre noms, verbes ou adjectifs sont à la fois sémantiques et grammaticales. Sont-elles indispensables dans un protolangage concret sans grammaire ?

La distinction entre les catégories grammaticales, considérées d'un point de vue sémantique, est rendue floue dans beaucoup de langues par le fait que certains mots servent indifféremment de verbes, de noms ou d'adjectifs. En anglais, le nom *verb* joue le rôle de qualificatif dans *a verb phrase* (un syntagme *verbal*), et c'est bien connu, *you can verb any noun*, on peut "verber" n'importe quel nom. Ainsi *arroser* se dit simplement *to water*, et *to house* signifie *héberger*. Le mot *orange* peut être un adjectif de couleur, un nom de couleur ou un nom de fruit ; les deux premiers sont plus proches d'un point de vue sémantique, ce qui suggère que la catégorie grammaticale n'est pas déterminante lorsqu'il s'agit du sens. Il n'y a pas de raison spéciale d'ajouter systématiquement, aux distinctions de types sémantiques que sont les couleurs, les êtres animés, les sexes, les végétaux, les objets ronds ou les aliments, des distinctions abstraites comme qualités, entités, actions et manières, qui seraient les équivalents de nos notions d'adjectif, de nom, de verbe et d'adverbe. Les distinctions que nous faisons entre adjectifs, noms, verbes ou adverbes sont pour nous avant tout grammaticales. Si nous les considérons d'un point de vue purement sémantique, elles n'ont ni plus, ni moins de raisons de figurer dans la panoplie des catégories lexicales du protolangage que bien d'autres catégories tout aussi dignes de l'intérêt de nos ancêtres.

Morphologie

Si nos ancêtres avaient besoin d'un nombre significatif de mots, nous pouvons nous demander comment ils les créaient. Il est toujours facile d'inventer une nouvelle forme respectant les contraintes phonologiques, mais le risque est grand, au moment de son introduction, de n'être pas compris. Un procédé courant, utilisé dans toutes les langues par les humains, consiste à fabriquer de nouveaux mots à partir de mots existants. Si l'on observe le lexique des langues actuelles, on constate que les mots ne sont pas toujours des atomes de signification. Le mot *raisonnable*, en français, possède une structure morphologique car il contient un signifiant plus simple, le mot *raison*. Ce type de morphologie, dite morphologie *dérivationnelle*, permet de créer de nouveaux mots par additions d'affixes à une racine. En français, on peut substantiver des adjectifs à l'aide de suffixes, par exemple *-té*, *-esse*, *-eur* : *beauté*, *tristesse*, *noirceur*. On peut inversement transformer certains noms en adjectifs par des suffixes comme *-el* ou *-ien* : *accidentel*, *parisien*. La dérivation peut aussi être obtenue par préfixation, comme dans *défigurer*, plus rarement par infixation (Matthews 1974, p. 131). Ces procédés peuvent être combinés : *réensemencement* peut être analysé comme construit sur *semence* par l'addition de deux préfixes et d'un suffixe. Nous sommes donc en face d'un mécanisme dont les individus disposent pour créer de nouveaux mots. Plus qu'un mécanisme, il semble s'agir d'une véritable compétence. Si l'on observe les créations lexicales des enfants, on constate qu'ils usent pleinement et spontanément de cette compétence, davantage sans doute que les adultes. Nous nous en apercevons lorsqu'ils inventent de nouveaux mots dont nous savons qu'ils n'appartiennent pas au lexique de notre langue, mais que nous jugeons néanmoins acceptables. Le tableau 8.1 en montre quelques exemples que j'ai pu observer.

Il est intéressant de constater que nous pouvons comprendre instantanément la signification de la plupart de ces mots que, pourtant, nous n'avons jamais rencontrés (noter que *joliesse* et *menterie* sont des mots du dictionnaire, mais que l'enfant a peu de chances de les avoir jamais entendus). Certes, la capacité générale que possèdent les êtres humains d'élaborer des analogies de forme doit jouer un rôle décisif dans l'innovation lexicale par dérivation. Elle n'est pas seule en cause, toutefois. Par exemple, près de 1,7 % des mots français commencent par la syllabe *con-*, ce qui est considérable. Cette syllabe, en début de mot, provient le plus souvent de la marque morphologique du latin *cum-* qui signifie *avec*. Ainsi, comme nous le rappelle le maître de philosophie de Molière, les *consonnes* sont ainsi appelées « parce qu'elles sonnent avec les voyelles ». Cette possibilité latine de création morphologique s'est en grande partie perdue en français. Les enfants semblent le savoir : aucun n'inventera le mot *conjouer* pour signifier *jouer ensemble*, ce qui pourrait être le cas si la création morphologique n'était qu'une compétence générale fondée sur la seule analogie.

<i>mot</i>	<i>Signification</i>	<i>âge</i>	<i>mot</i>	<i>Signification</i>	<i>âge</i>
enrailler	contraire de dérailler	3	recouer	recoudre	6
senter	sentir	3	recouser	recoudre	6
treindre	tenir	3	se rejoindre	se rejoindre	6
déprocher	éloigner	4	sécherie	sécheresse	6
serrer	servir	4	abritement	abri	7
écriture	texte écrit	4	chantement	acte de chanter	7
explicages	explications	5	décorages	décorations	7
habillation	acte de s'habiller	5	joliesses	choses jolies	7
se dépyjamer	enlever son pyjama	5	jupitersien	sur le modèle: martien	7
levure	niveau de gonflage d'un matelas	5	courantation	courant (rivière)	8
poissonneur	poissonnier	5	eruptionnaient	avaient une éruption	8
senture	odeur	5	ina percevable	ne peut être aperçu	8
affaciler	faciliter	6	inobligé	non obligatoire	8
découder	découdre	6	proposément	proposition	8
détransformer	redonner la forme initiale	6	fortifiage	fortification	9
rallonguir	rallonger	6	interrompation	interruption	9
			menteries	mensonges	9
			virager	virer	9

Tableau 8.1. Exemples de créations morphologiques réalisées spontanément par des enfants

Cette capacité à créer, par dérivation, des mots qui ont une chance d'être compris, est une caractéristique très intéressante pour un code de communication ouvert. Il s'agit d'une compétence lexicale, distincte de la compétence protolinguistique qui permet de créer des significations inédites en juxtaposant des mots. Alors que les phrases du protolangage, comme celles du langage, sont créées librement, puis oubliées pour laisser place au sens, les mots obtenus par affixation doivent gagner leur place dans le lexique où ils acquièrent une pérennité. Ainsi, le mot *décorage* ferait un mot français parfaitement acceptable, mais souffrant sans doute de la concurrence de *décoration*, il n'appartient pas au lexique actuellement utilisé. La dérivation, en tant que compétence, semble donc être un outil indispensable pour des êtres usant d'un lexique ouvert. Doit-on en conclure que les premiers de nos ancêtres qui ont utilisé un code de communication référentiel étaient capables de créer des mots à la manière des enfants qui ont inventé les néologismes du tableau 8.1 ? Les procédés dérivationnels, tels que nous les observons dans nos langues, ont deux effets : ils modifient généralement la catégorie grammaticale du mot de départ et ils provoquent un changement sémantique. Par exemple, l'adjectif *franc*, par addition d'un suffixe, donne un nom, *franchise*. L'adjectif sert à affirmer une propriété à propos d'une entité, le nom désigne cette propriété. De ces deux effets, seule l'influence sur la signification des mots peut concerner le protolangage, puisque nous avons refusé à celui-ci la propriété de distinguer les catégories grammaticales.

Dans les langues actuelles, la structure morphologique des mots révèle parfois leur catégorie sémantique. Il ne s'agit pas seulement de la morphologie dérivationnelle, qui forme de nouveaux mots à partir de mots existants, mais aussi de la morphologie *flexionnelle* qui marque les mots en fonction de la catégorie sémantique de l'entité qu'ils dénotent. En français, par exemple, le sexe est marqué par le genre des noms et des adjectifs. De nombreuses langues emploient des morphèmes de classe. Nous avons cité le cas du chinois au chapitre 2. Steven Pinker mentionne le cas d'une langue bantou, le *kivunjo*, qui marque seize classes sémantiques différentes (Pinker 1994). Si les distinctions sémantiques étaient aussi pertinentes pour le protolangage qu'elles le sont pour le langage, on peut se demander si la morphologie flexionnelle était utilisée par nos prédécesseurs. Il existe des arguments qui vont à l'encontre d'une telle hypothèse. Les morphèmes de classe ont une fonction grammaticale importante, celle de l'accord. En français, l'accord sujet-verbe et l'accord adjectif-nom sont obligatoires. Si l'on oublie toute notion de fonction grammaticale, la fonction de la morphologie flexionnelle semble être de distinguer des classes sémantiques, qu'elles soient concrètes comme la distinction homme-femme ou abstraites comme qualité-entité. Or, ces distinctions sont de nature catégorielle. Rien n'indique qu'elles existent au niveau protosémantique. La plupart des animaux, y compris les unicellulaires sexués, savent distinguer les individus mâles des individus femelles. Pour autant, on ne peut pas dire qu'ils manipulent les catégories de mâle et de femelle. La protosémantique postule la capacité de représentation, sous forme d'image mentale. Elle n'inclut pas la capacité de distinction catégorielle. Nous reviendrons sur cette différence fondamentale entre protosémantique et sémantique. Par ailleurs, nous verrons au chapitre 10 que la raison d'être de la morphologie flexionnelle est d'ordre syntaxique, et que les distinctions sémantiques dont elle affuble les mots constituent un moyen, non une fin. L'absence de représentation catégorielle dans la protosémantique et de syntaxe dans le protolangage nous incitent donc à douter de la présence d'une morphologie dans le protolangage.

8.6. Protoconversations

D'après ce qui précède, nous pouvons essayer de dresser un portrait-robot du mode de communication d'*erectus*. Comme pour tous les portraits-robots, nous n'avons aucune garantie de ressemblance, nous disposons simplement d'un certain nombre d'indices : la structure des pidgins, les différentes composantes fonctionnelles de la compétence linguistique des humains actuels, et surtout l'adéquation localement optimale entre toute forme de langage et le système de significations qu'il permet d'exprimer. Comme lorsqu'il s'agit d'établir le portrait-robot d'un individu recherché, nous sommes poussés par une volonté, celle de retrouver la forme de communication de nos ancêtres. A moins de supposer qu'*erectus*, et tous ceux qui l'ont précédé, étaient totalement mutiques, nous devons

essayer de définir des sous-ensembles fonctionnels de notre propre capacité de langage et tenter de les attribuer à telle ou telle espèce de nos ancêtres. A ceux qui penseraient que cette recherche est vaine, puisque l'activité de langage ne laisse pas de fossile, on peut montrer en guise de réponse l'exemple du travail de Bickerton, non pour ce qu'il démontre, mais pour les questions nouvelles qu'il permet de poser. Le concept de protolangage, une fois défini, est encombrant. La raison pour laquelle les humains possèdent, sans l'utiliser, un deuxième code de communication, semble mystérieuse. Ce deuxième code, caractérisé par l'absence de mots grammaticaux et de structure syntaxique, groupe les mots par constituants sémantiques pour constituer des phrases courtes. Si l'on suit Bickerton, ce code est un fossile. Il est, certes, d'une autre nature que les bouts d'os que l'on peut faire tourner entre ses doigts. Il s'agit d'un fossile comportemental. Son caractère fonctionnel nous oblige à poser la question de son utilité, actuelle ou passée. De même que les paléontologues tentent de reconstituer la stature ou le mode d'alimentation de nos lointains ancêtres en observant une dent ou un fragment de fémur, nous pouvons tenter de proposer, de manière toute provisoire, un portrait-robot du mode de communication de ces espèces à partir des restes de compétence protolinguistique qui se retrouvent dans notre patrimoine comportemental. Ce qui suit est donc à prendre comme un simple essai de reconstitution, dont le mérite principal est d'essayer de regrouper un certain nombre d'observations en un scénario cohérent.

Erectus avait une communication référentielle. Contrairement aux animaux qui communiquent généralement leur état émotionnel, hormonal ou autre, *erectus* pouvait faire référence à des états concrets du monde perçu. C'était là la principale originalité de son protolangage. Pour cela, il assemblait des mots, comptant sur la capacité qu'avaient ses auditeurs de combiner les images mentales ainsi évoquées. De cette manière, il parvenait à produire dans l'esprit des auditeurs une copie, très imparfaite, de la scène qu'il avait en tête. Le protolangage, tel qu'on peut le reconstituer par l'observation des pidgins, semble parfaitement adapté à cette fonction de référence concrète : en n'utilisant que des mots signifiants et en les groupant par constituants sémantiques, le locuteur du protolangage facilite le travail d'interprétation de ses auditeurs.

La structure du protolangage ne se comprend que si elle sert une communication référentielle. Il n'est pas besoin de phrases pour communiquer de manière utile les quelques états émotionnels que nos ancêtres pouvaient vouloir manifester. Pour faire référence à des objets et des événements du monde perçu, en revanche, *erectus* avait besoin d'un lexique assez riche lui permettant de désigner un nombre important d'entités différentes. Il s'agissait d'un lexique ouvert, utilisant les possibilités génératives de la phonologie. Etant limité à la désignation d'entités concrètes pouvant donner lieu à des images mentales, ce lexique ne comprenait sans doute pas de distinctions abstraites comme actions, entités, qualités et manières, qui sont la contrepartie sémantique de nos verbes, noms, adjectifs et adverbes. Pour les mêmes raisons, les mots de ce lexique ne comportaient probablement pas de structure morphologique : la morphologie telle que nous la connaissons sert surtout à marquer

ou à modifier la classe sémantique des mots. Or, la protosémantique concrète que nous prêtons à *erectus* n'offre pas ces distinctions abstraites entre classes sémantiques. Notre ancêtre avait la capacité d'évoquer des images concrètes et des scènes à l'aide de mots, mais le traitement qu'il pouvait faire subir à ces images et à ces scènes était limité. S'il pouvait passer de l'une à l'autre par association, comme c'est le cas avec toutes les représentations mentales, il n'avait pas la possibilité de les catégoriser de manière abstraite.

Comme nous, *erectus* ne communiquait pas à propos de n'importe quelle situation. Il tentait d'amener ses interlocuteurs à reconnaître le caractère saillant des situations qu'il signalait à leur attention. Estimer le caractère saillant d'une situation, par exemple son aspect inattendu, est sans doute l'un des principaux traitements qu'*erectus* était capable d'effectuer. Nous-mêmes faisons cela instantanément et sans efforts. Considérons cet extrait, observé chez deux enfants de 8 et 10 ans :

M – T'as vu qu'il y a encore des montgolfières ce matin ?

Q – Oui, je sais

M – Tais-toi, c'est pas à toi que je parle, c'est aux autres. [vers son père] T'as vu qu'il y a des montgolfières, ce matin ?

La mention des montgolfières par M évoque, chez les interlocuteurs de ce dialogue, une situation saillante. M, de même que ses interlocuteurs, reconnaît instantanément dans le spectacle de dizaines de montgolfières volant dans le ciel une scène inhabituelle. Comme cela a été évoqué aux chapitres 1 et 3, signaler une telle scène aux personnes présentes est, pour le témoin, une action quasi réflexe. L'attitude de Q et la réponse de M, dans cet extrait, suggèrent en outre que le fait de signaler une situation saillante à l'auditoire n'est pas une action tout à fait anodine : signaler la présence des montgolfières présente un enjeu pour M, enjeu que Q, par sa réaction, risque de réduire à néant. Sans doute le même enjeu existait-il pour les locuteurs du protolangage, et peut-être même auparavant pour ceux du prélangage.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent que des interventions uniques. Or, le langage, dans son usage le plus courant et le plus spontané, est avant tout conversationnel. Nous pouvons donc légitimement nous demander à quoi ressemblaient les protoconversations de nos ancêtres. Pour être en cohérence avec le portrait-robot précédent, nous devons leur refuser toute forme d'argumentation. L'argumentation suppose des liens abstraits comme les relations causales, la négation et la compatibilité logique. Rien de tel n'est postulé dans la protosémantique. Pour autant, le langage de nos ancêtres n'était peut-être pas fait d'interventions déconnectées les unes des autres. Le « *Oui, je sais* » de l'extrait précédent, ou son équivalent dans le protolangage, faisait sans doute partie de la panoplie des réponses possibles. Il en est vraisemblablement de même pour des répliques plus positives comme des exclamations attestant la reconnaissance du caractère saillant de la situation signalée. Ces deux formes de réponses avaient pour

effet de produire une évaluation publique de la qualité de l'information amenée par le locuteur.

Pour des raisons que nous analyserons dans la troisième partie, les locuteurs actuels et, sans doute, ceux des espèces de notre lignée, cherchaient à impressionner leurs congénères en amenant d'authentiques nouvelles, en étant les premiers à signaler les situations saillantes lorsqu'elles se produisaient. Ainsi, l'intervention initiale de M dans l'extrait précédent est-elle à l'image de ce que pouvait être la prise de parole chez nos ancêtres. Ce comportement, qui est celui de chacun d'entre nous, plusieurs fois par jour, est sans doute l'une des choses que nous partageons avec notre ancêtre *erectus* et peut-être avec ceux qui l'ont précédé. L'hypothèse défendue dans ce chapitre est que le protolangage a évolué pour servir ce comportement consistant à rapporter les situations saillantes. Cela implique, en toute logique, que le protolangage était localement optimal dans ce rôle. Sa forme, telle que nous pouvons la reconstituer, est compatible avec cette idée. Le présent scénario, et le portrait du protolangage qui vient d'être fait, nous offrent une image cohérente de ce qu'a pu être le comportement communicationnel de notre ancêtre. Mais ce que l'on gagne sur ce plan semble devoir se traduire par un mystère accru. Si le protolangage convenait parfaitement à sa fonction, quels sont les événements qui ont pu provoquer l'apparition du langage proprement dit ?